Document généré le 1 juil. 2025 01:37

XYZ. La revue de la nouvelle

Fêtes alternatives

Alexandre Soublière

Numéro 133, printemps 2018

Zodiaque : d'heureux augures

URI : https://id.erudit.org/iderudit/87728ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Soublière, A. (2018). Fêtes alternatives. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (133), 52–55.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Fêtes alternatives

Alexandre Soublière

Tout est fiction. L'argent, par exemple, n'est qu'une convention tout droit sortie de l'imaginaire humain. Le billet mauve vaut dix dollars, tandis que le vert en vaut vingt, et la Amex la plus épaisse, elle, oscille entre les vingt-cinq mille et l'infini. Mais l'argent, c'est facile. C'est un concept que tout le monde aime, déteste, aime détester ou déteste aimer. Tout est fiction, ça inclut aussi l'amour, le passé, l'avenir, la politique, le travail, les Habs, la guerre, et j'en passe. L'humain n'est humain que parce qu'il a la fiction. À ce que l'on sache, il est le seul être biologique à s'en servir. C'est d'ailleurs la principale différence qui le sépare du reste de la faune. Sinon, comment le pousser à collaborer pour construire des pyramides, des barrages hydroélectriques et des satellites ? Comment l'encourager à respecter le bien et le mal, le courage et la bravoure, les drapeaux et les frontières ? Si la candidature de Donald Trump a eu quelque chose de bon, c'est d'avoir aidé à exposer le tout. Dans le coin bleu, il y avait Hillary, qui mentait comme elle respirait, et dans le coin rouge, Donald faisait la même chose. Certains diraient qu'Hillary avait de meilleurs writers avec une structure plus convenue. Ils organisaient ses mensonges pour qu'ils aient un semblant de sens, une idéologie, une consistance. Ceux qui l'aimaient sont ceux qui aiment un bon Spielberg, où tout est scripté et rien ne sort de l'ordinaire. On sait qu'à la soixantième minute, ce sera le midpoint et que le protagoniste devra prendre une décision faisant en sorte qu'il ne pourra plus jamais retourner en arrière. Donald, lui, a décidé de raconter une nouvelle histoire en s'inspirant de récits légèrement plus anciens. Ceux qui l'aimaient sont ceux qui s'ennuyaient d'un bon vieux western ou d'une légende à la Babe Ruth. Et pourquoi sommes-nous si surpris ? Les fake news, après tout, existent

depuis que le monde est monde. On s'en rendait moins compte avant puisque les médias avaient le monopole de la fiction. Et avant eux, c'étaient les curés et leurs livres sacrés. À l'époque actuelle, le web est le nouveau Far West. C'est pourquoi il y a davantage de place pour d'autres narrateurs, d'autres courbes narratives et d'autres structures. Qu'on l'aime ou non, Donald a gagné parce qu'il est un meilleur storyteller, c'est tout. Lorsqu'on est conscient du fait que notre vie n'est que fiction, on la contrôle mieux, et plus rien ne nous surprend.

Quand j'ai déménagé à Vancouver pour un contrat d'un an, je n'y connaissais personne ou presque. Il y avait une amie, du temps de Myspace, que j'avais toujours trouvée jolie en photo. Je m'étais souvent imaginé l'embrasser. Or, un soir, j'étais dans ma chambre en sous-sol magasinée sur Airbnb, et je me suis dit… pourquoi pas. La semaine d'après, Amanda et moi avions une première *date* sur la plage. Et nous avons déambulé toute la nuit dans les rues de Vancouver, qui étaient, pour moi, un nouveau décor. Elle me rappelait beaucoup Charlotte, la fille de mon premier roman. Notre escapade ressemblait vraiment à un scénario signé Soublière. Si Amanda était bohème et début-hipster-*Vice* en 2005, dix ans plus tard, elle était plutôt bohème et new-age-West-Coast. Elle m'a expliqué qu'elle avait changé son branding personnel online parce qu'il y avait une meilleure niche de followers dans l'ésotérisme. Elle m'a fait connaître le Banyen Books & Sound, sur la 4e Avenue, magasin de livres sur la méditation et tout ce qui s'y rattache. J'y ai trouvé des titres comme *Who Built the Moon?*, *Get Close to Birds* et *Où tu vas, tu es*. Une nuit, Amanda m'a tiré une première fois le tarot. Mon avenir semblait intéressant, mais je ne m'en souviens déjà plus. Je n'y prêtais pas trop attention, assis sur son tapis de yoga qui sentait le caoutchouc. Je regardais plutôt ses yeux, ne l'écoutant pas pendant qu'elle élaborait sur ma pige de tarot. Son père était Japonais et ses yeux étaient magnifiques. Comme le reste de sa figure, d'ailleurs. Elle m'a ensuite demandé mon signe astrologique. Je

l'ai regardée et j'ai dit : Poissons. Elle a souri. Elle a passé la semaine d'après à dresser ma charte. Quels mouvements de quelles planètes allaient m'affecter, qu'est-ce que je devais travailler par rapport à moi-même, qu'est-ce que je devais célébrer. Oui, Stephen Curry, Justin Bieber, Rihanna, Albert Einstein, Steve Jobs et Adam Levine comptent tous parmi les Poissons célèbres, mais ce qui excitait le plus Amanda, c'était le fait que Kurt Cobain était aussi Poissons. Les Poissons sont des poètes, m'a-t-elle dit, ils montrent une douce agressivité et un idéalisme sans compromis. Et surtout, ils ont un sens aigu de l'écoute. Lorsqu'elle m'a montré un poème qu'elle avait déjà écrit sur son ex, j'ai ri à haute voix. Non pas parce qu'il était mauvais, au contraire, parce qu'il était excellent. « J'étais certaine que tu allais apprécier ce genre d'humour en tant que Poissons. » Nous étions faits pour être ensemble, nous étions compatibles.

Il faut que j'avoue que je me suis fait prendre au jeu aussi, comme toujours avec les filles aux cheveux foncés, au regard mystérieux, au talent et à l'humour remarquables. Amanda avait vécu plusieurs années en Californie dans sa jeune vingtaine à traîner avec les bands populaires de l'époque et à les suivre en tournée. D'ailleurs, elle échangeait encore parfois des textos avec Trent Reznor et quelques membres des Red Hot Chili Peppers et de Weezer dont je ne me souviens plus des noms. C'est comme ça, aussi, que Courtney Love avait rencontré Kurt Cobain à l'époque. Courtney aimait la musique, et les musiciens, et passait des partys d'un band à ceux d'un autre, jusqu'à ce qu'elle croise le chemin de Nirvana. Bref, si le fait d'être Poissons faisait de moi un Kurt Cobain selon Amanda, moi, j'étais bien content d'avoir trouvé ma Courtney pour quelques semaines. Je l'ai même traînée à une entrevue que je donnais à la CBC de Vancouver pour parler d'*Amanita virosa*, mon deuxième roman. J'avais toujours eu ce mythe, dans ma tête, d'artistes à la Gainsbourg et à la Lennon qui amenaient leurs copines partout dans les médias. Fait véridique : à Montréal, avant que je décrisse, mon ex était chanteuse et elle me laissait à

peine la saluer dans sa loge avant un spectacle. Divergence philosophique, j'imagine.

Ma première chicane avec Amanda est survenue lorsque j'ai tenté de la convaincre que le monde que nous connaissions n'était qu'une simulation informatique. Soit c'était une forme d'intelligence artificielle qui avait mis des serveurs dans plusieurs galaxies pour expérimenter des simulations élaborées, soit les humains du futur nous avaient créé une sorte de jeu vidéo de la « vraie » vie pour permettre la vie éternelle de notre espèce. Qui sait ? Mais toute cette réflexion a insulté Amanda. Elle disait que je me servais de cette théorie « *so that you think you're Elon Musk or Nick Bostrom* », pour m'évader, pour jouer un rôle, pour ne pas avoir à faire face à la réalité. Elle m'a lancé d'autres méchancetés aussi et j'ai décidé d'interrompre notre souper pour rentrer chez moi. Dans les semaines qui ont suivi, elle s'est mise à m'appeler sans cesse, à flâner devant mon lieu de travail, à liker toutes mes photos. Je venais de déménager pour avoir la paix et je me retrouvais déjà les deux pieds dans un délire amoureux.

Dans ma vie, la fiction qui m'a de loin rapporté le plus de difficulté a toujours été celle du chaos versus l'ordre. J'aime et je déteste les deux à la fois. C'est le combat qui a été à la base de tout ce que j'ai écrit. Mais à Vancouver, je me devais d'être dans une phase d'ordre. J'avais quitté le chaos de Montréal et j'avais besoin de structure. J'ai accepté d'aller faire une marche avec Amanda pour qu'on puisse s'expliquer. Ça ne pouvait plus durer ainsi. J'avais besoin de temps, seul. Pour qu'elle me lâche, pour de bon, je lui ai dit la vérité : « Je ne suis pas né en mars, mais en septembre. »